

La messe, une expérience spirituelle à déplier

La messe est un rendez-vous intime avec le Christ qui advient cependant dans un rassemblement où d'autres sont présents. En prendre conscience aide à déployer l'expérience spirituelle qu'est la liturgie dominicale jusqu'aux bords de notre monde familier.

On peut supposer que, pour la plupart des pratiquants, l'eucharistie dominicale est une expérience spirituelle; même si, bien entendu, d'autres éléments entrent en jeu, par exemple le plaisir de retrouver des amis, la satisfaction esthétique, le besoin de marquer un jour différent dans la semaine. La perspective qu'on adoptera ici s'attachera justement à ces éléments de la célébration, qu'on pourrait juger secondaires, pour souligner qu'ils participent bien de l'expérience de Dieu qu'est la liturgie eucharistique.

De fait, ne pourrait-on pas considérer l'eucharistie avec un regard large? Bien sûr, c'est un rendez-vous avec le Christ, à l'intime de soi; mais cela ne peut advenir sans une célébration où l'on côtoie d'autres personnes avec qui nous entrons dans l'accueil du don de Dieu. En prendre conscience aide à déployer l'expérience spirituelle qu'est la liturgie dominicale à l'échelle de nos réseaux de relations mais, plus encore, l'ouvre à ceux qui demeurent dans l'ombre de nos échanges. Dès lors, la messe peut être regardée comme ce qui donne

une respiration à l'existence, en l'orientant vers Dieu et en laissant celui-ci la déplier pour la mener jusqu'aux bords de notre monde. Je me suis appuyé en partie, pour rédiger ce texte, sur les réponses au questionnaire lancé par Christus au sujet de la paroisse.

■ La messe, une force du familier

Pour la grande majorité des catholiques, la messe reste une référence centrale. Yann Raison du Cleuziou, sociologue du fait religieux, après avoir présenté les différentes sensibilités chrétiennes qui aujourd'hui risquent de s'éparpiller en archipel, note que « tous les catholiques rencontrés l'évoquent à un moment ou à un autre : les plus détachés finissent toujours par parler de la messe et de l'église ». Et il ajoute : « Malgré la multiplicité des formes d'appartenance au catholicisme, il faut souligner que les grands rites liturgiques restent un élément d'unité, un carrefour où toutes les tendances se croisent. »¹

De fait, pour ceux qui pratiquent au moins de temps en temps, l'eucharistie du dimanche permet de mettre en place toute une série de repères : un lieu – une église qui, peu à peu, devient familière, se charge de souvenirs pour soi et pour les siens – et un rythme – celui des célébrations hebdomadaires (même si l'on n'y est pas très régulier), mais aussi celui de l'année liturgique, avec ses temps forts de Noël, du carême et des fêtes pascals, de la Pentecôte, de l'Assomption et de la Toussaint. Une personne écrit, en réponse au questionnaire : « La messe, c'est une inscription dans un temps pérenne, dans une continuité. C'est une stabilité ! » Dans un monde qui se présente sans cesse en mouvement et qui valorise tant la mobilité – et donc aussi la caducité –, c'est effectivement très précieux (je comprends en ce sens la présence du point d'exclamation au bout de la phrase).

Mais la participation à la messe, c'est aussi comme un rendez-vous soft où l'on pourra retrouver des amis, des proches, des personnes qu'on ne connaît pas bien mais dont le visage est familier... au milieu d'une assemblée où, souvent, beaucoup restent des inconnus. Même si, parfois, dans les grandes villes surtout, le phénomène de « paroisses

d'élection » conduit à rassembler des catholiques de profils voisins, les assemblées dominicales n'en représentent pas moins une occasion de croiser des personnes différentes. En réponse au questionnaire, quelqu'un, de milieu rural, écrit : « C'est aujourd'hui le seul lieu où l'on rencontre une telle diversité : le demandeur d'asile, le notable, la caissière du supermarché, l'entrepreneur, le bébé, l'ado, l'adulte, la personne âgée... »

La célébration ne conduit pas forcément à rejoindre chacun de ceux que je connais et à échanger avec eux, mais elle redonne leur présence, ce qui, en soi, est très important : nous est redit ainsi que l'on est inscrit dans un réseau de vivants qui se côtoient pour autre chose que des prestations à effectuer. Voilà, sans doute le premier signe qu'avec la messe, on est ouvert à ce qui nous dépasse : la composition même de l'assemblée pose la question de ce qui la réunit, peut-être aussi de Celui qui l'a invitée. Une personne remarque, répondant au même questionnaire : « J'y trouve la présence de Dieu parce que l'assemblée, quelle que soit la cause de son rassemblement, est présente au nom de Dieu, et pour Lui. » *A contrario*, lorsque, comme l'écrit une autre personne, « la fraternité y est trop mince », la messe devient un lieu de souffrance.

En donnant à voir des personnes qui se tournent vers Dieu, l'assemblée dominicale offre au regard des figures de croyants parfois très modestes, mais signes d'une fidélité qui renvoie à celle du Christ. Une personne répond ainsi au questionnaire : « Il y a beaucoup de services dans la paroisse. Ce qui m'impressionne le plus, c'est celui, très informel, des grands-mères dont la présence bienveillante et priante dans le quartier joue un rôle essentiel, compte tenu de leur intelligence des situations. »

Ajoutons que prendre part à l'eucharistie, c'est aussi être nourri par des chants, des textes liturgiques, des lectures bibliques... Bref, c'est participer à une culture qui nous est en partie familière mais qui contient toujours aussi des éléments qui le sont moins, indiquant ainsi des horizons ou des lisières encore non explorées. Et puis, il arrive que des gestes ou des propos tellement répétées qu'ils se sont affadis retrouvent d'un seul coup, grâce à un mot d'explication ou par une illumination intérieure, beaucoup de sel et de sens, rappelant ainsi que ce grand livre de signes qu'est la liturgie continue de s'adresser à moi et à mon étonner

1. Y. Raison du Cleuziou, Qui sont les cathos aujourd'hui ? Sociologie d'un monde divisé, Desclee de Brouwer, 2014, p. 100.

La vie de l'Église a ceci de particulier qu'elle associe un véritable trésor culturel, hérité de siècles de traditions, à des formes extrêmement modestes, liées sans doute à l'amateurisme qui accompagne inmanquablement les rassemblements de type associatif. D'où, souvent, des frustrations: la musique est déficiente, l'animateur liturgique n'est guère à la hauteur, il y a des fuites d'eau dans l'église, il y fait froid, les ornements liturgiques du prêtre auraient besoin d'une bonne lessive, les micros grésillent... Mais que seraient des messes où tout serait « nickel » ? Une personne, en réponse au questionnaire, mentionne les fameux « repas tirés du sac » qui rythment très régulièrement la vie paroissiale. Elle en relève la simplicité, le fait qu'il s'agit de formes accessibles à tous, propices à favoriser une mixité sociale. Et l'on pourrait ajouter qu'ainsi, chacun est invité à renouer avec ce qui, en lui, n'est pas sophistique.

■ La liturgie, une œuvre commune

Pas d'eucharistie sans pluralité des acteurs. Même si elle est réduite à un face-à-face entre un prêtre qui dirige tout et une assemblée à qui on laisse seulement le loisir de répondre, elle garde malgré cela sa structure fondamentale qui est celle d'un dialogue, comme l'indiquent d'emblée les premières paroles prononcées en début de célébration: « Le Seigneur soit avec vous », « Et avec votre esprit ». La même structure revient à plusieurs reprises, toujours en des moments clés: au moment de la proclamation de l'Évangile, pour introduire à la lecture de la préface qui elle-même ouvre à la prière eucharistique et, enfin, juste avant la bénédiction finale et le renvoi des fidèles. En réalité, ces brèves parties dialoguées expriment de façon condensée la construction responsoriale plus large qui marque l'agencement des grandes étapes de la célébration où alternent temps d'écoute et temps de réponse: écoute de la Parole de Dieu / proclamation de la foi de l'Église et prière universelle; prière eucharistique / mouvement de communion. Mais, plus largement encore, c'est la structure d'ensemble de la messe qui a une forme responsoriale, en écho direct à l'alliance biblique: le peuple de Dieu a l'audace d'articuler sa réponse en s'avancant sur le chemin que la Pâque du Christ lui ouvre. C'est pourquoi le théologien jésuite américain John Laurance peut écrire:

antiphonique de la liturgie eucharistique dans son ensemble (« Le Seigneur soit avec vous », etc.) que l'Église fait l'expérience de Dieu, et que Dieu manifeste sacramentellement quel il est.²

C'est à partir de là que l'on peut comprendre le thème de la « participation active des fidèles », tant mis en avant par le concile Vatican II (annoncé, cependant, dès le pontificat de saint Pie X).³ Accueillie dans la Pâque du Christ, l'assemblée tout entière est invitée à entrer dans la vie même de Dieu et à en devenir le signe sensible⁴. C'est pourquoi la célébration liturgique est désignée par le Concile comme l'« œuvre du Christ prêtre et de son Corps qui est l'Église »⁵. (Œuvre commune donc, et au sens le plus fort, car elle rassemble tous les fidèles dans l'engagement du Christ. Voilà la perspective qui donne son sens plénier à toutes les actions conjointes grâce auxquelles l'eucharistie est dignement célébrée: même si l'agitation des derniers ajustements ayant le début de la messe donne parfois l'impression d'un jeu scénique à régler, il s'agit, au final, de faire en sorte que les multiples contributions puissent se nouer dans le don de Dieu. Dès lors, chaque apport des différents acteurs, depuis le rangement et le ménage de l'église jusqu'à la proclamation des textes bibliques, la prédication et la présidence de la célébration, peut être habité comme le symbole d'un engagement de tout l'être dans l'action de grâce et la louange. De là, sans doute, vient cette joie simple que l'on sent parfois prendre corps au fur et à mesure qu'on entre dans la liturgie: elle est possible parce que chacun consent à décharger son fardeau en Celui qui l'a porté jusqu'au Golgotha; en osant ainsi apporter notre pierre à l'édifice qu'est la messe, nous faisons l'expérience d'en être libérés pour entrer tout entier jusqu' où le Christ est allé.

C'est pourquoi, il est heureux que beaucoup de fidèles soient associés, d'une manière ou d'une autre, à la célébration, à ses préparatifs et à son déroulement. Car l'absence de ces acteurs de la liturgie rend plus difficile la perception du corps ecclésial, de sa pluralité qui reçoit son unité dans ses multiples manières d'apporter une réponse à Dieu. Si chacun trouve sa place dans le rapport aux autres, tous sont aidés

2. John Laurance, *The Sacrament of the Eucharist*, Liturgical Press, coll. « Lex Orandi », Collegeville, Minnesota, 2012, p. 132. Nous traduisons.

3. Voir *Sacrosanctum Concilium* (Constitution sur la sainte liturgie), 11, 14, 21, 27, 30, 48 et 106.

4. *Sacrosanctum Concilium*, 6 et 48.

par l'heureuse conjonction des différentes actions. Certes, il n'est pas toujours facile d'y parvenir, car devenir acteur dans la liturgie suppose une formation et une certaine expérience, ainsi qu'une vigilance pour se tenir avant tout dans l'action de grâce et la louange. Mais il serait dommage qu'au nom de cette difficulté, on réduise le nombre des personnes sollicitées à un petit groupe de spécialistes. Une personne répond ainsi au questionnaire : « Il faudrait proposer à plus de personnes de participer aux messes : les enfants réclament de faire la quête, de lire une prière. Moi, j'aime lire une lecture mais... j'attends qu'on me le propose. Choisir un chant, un texte à écouter, jouer d'un instrument. » Les grands engagements commencent le plus souvent par des premières démarches très modestes, et celles qui se font dans le cadre de la liturgie sont particulièrement chargées de sens, du fait de ce qu'on vient de voir au sujet de cette « participation ». La liturgie eucharistique a quelque chose d'une genèse : c'est le corps du Christ qui est ainsi en naissance. Or, dès qu'il y a naissance, comme nous l'apprend la sagesse populaire, les méchantes fées sont toujours aussi au rendez-vous, cherchant à jeter leurs sortilèges sur tout ce qui ressemble à une promesse. La scène liturgique ne déroge pas à la règle. Les messes devront toujours se débattre avec de multiples tentations qui la houssillent et la tirent à hue et à dia. Ce peut être en transformant l'action liturgique en technique savante, dans la recherche d'une exactitude si rigoureuse qu'elle attire tout à elle... au détriment de Celui qui nous réunit. Ce peut être aussi en souffrant à chaque acteur qu'il doit investir son rôle comme une chasse gardée ; ou encore par une erreur de lecture grossière qui, confondant l'ordonnancement liturgique avec une hiérarchie céleste, amidonne la fraternité chrétienne. Inutile de s'appesantir sur ces chapitres, même s'ils font beaucoup souffrir de nombreux fidèles. Il convient en tout cas d'en garder conscience car il s'agit, ni plus ni moins, des pièges du malin.

Mais, là encore, c'est une affaire non de technique, non de gestes à faire ou non, de rubriques à respecter, mais avant tout une question d'*orientation* des acteurs : vers quoi, vers qui sommes-nous tournés quand nous célébrons ? Là se situe le point crucial.

Et, pour nous aider à l'honorier, laissons-nous guider par Celui qui a tracé le chemin vers le Père : il montre clairement que ce chemin n'a rien d'une ascension linéaire depuis la terre vers les hauteurs célestes. Le passage vers le Très Haut ne peut se faire dans l'oubli du très bas : « Le Christ Jésus, ayant la condition de Dieu, ne retint pas jalousement le rang qui l'égalait à Dieu. Mais il s'est anéanti, prenant la condition de serviteur, devenant semblable aux hommes. Reconnu homme à son aspect, il s'est abaissé, devenant obéissant jusqu'à la mort, et la mort de la croix », entendons-nous lors de l'eucharistie des Rameaux, porte d'entrée dans le mystère pascal. La voie sacrée passe par cette kénose du Christ. Et ce mouvement du triduum pascal fait pleinement écho au style qui a marqué toute sa mission : la longue marche de Jésus qui aboutit à Jérusalem accueille sans cesse les brebis perdues d'une humanité accablée de misère ou condamnée par des jugements sans appel. Si bien qu'on peut regarder son pèlerinage vers la Cité sainte comme une quête des enfants perdus du peuple de Dieu. L'ouverture à l'altérité de Dieu va donc de pair avec l'écoute et l'accueil d'une autre altérité : celle de l'Humanité en détresse. L'eucharistie ne peut s'établir dans l'oubli de celle-ci, sous peine de se fermer aussi à la grandeur de Dieu. Plusieurs éléments de la célébration y aident : l'envoi des personnes qui vont porter la communion aux membres de la communauté qui n'ont pu se déplacer parce que malades ou trop faibles, la prière universelle où l'assemblée fait monter vers Dieu sa supplication pour les frères et soeurs aux prises avec le malheur, la lecture des textes bibliques où souvent résonnent les cris poussés vers Dieu. La figure du diacre, également, rend sensible dans l'église l'absence de ceux qui sont empêchés de participer⁶. Mais, c'est aussi

6. Une des fonctions importantes du diacre, dans les premiers siècles de l'Eglise, consistait à partager à ceux qui n'avaient pu participer à l'eucharistie quelque chose de la communion qui s'y était vécue, en faisant profiter aux malades et aux personnes détenues, non seulement des espèces eucharistiques, mais aussi des biens qui avaient été mis en commun. Voir Gottfried Hammann, *L'amour retrouvé. Le ministère de diacre, du christianisme primitif aux Réformateurs protestants du XVI^e siècle*, Cerf, 1994, chap. II à IV, et Adalbert-Gautier Hammann, *Vie liturgique et vie sociale. Repas des pauvres, diaconie et diaconat, Agapè et repas de charité, offrande dans l'Antiquité chrétienne*, Desclee, coll. « Bibliothèque diaconat, Agapè et repas de charité, offrande dans l'Antiquité chrétienne, Desclee, coll. « Bibliothèque

■ La diaconie, un aiguillon du sacré

La liturgie – tout spécialement l'eucharistie – fait faire une expérience de l'altérité de Dieu. C'est en ce sens que j'entends le souci de ne pas perdre le « sens du sacré », souvent rappelé par les chrétiens de

l'assemblée elle-même qui parle de cette soif de justice et de paix, à travers ses membres touchés par les épreuves. Et, à partir de tout cela, la communauté peut se sentir reliée à d'autres lieux : l'hôpital, le CCAS, les Ehpad, la prison, les abris de fortune des Roms, les camps de réfugiés, les services d'hébergement d'urgence, etc. Une assemblée habitée par ces lieux-là, par tous ceux qui nous manquent, qui manquent aux cités auxquelles nous participons, est habitée aussi par une attente de Dieu, lui qui peut nous réconcilier et guérir les déchirures qui laissent l'Humanité en lambeaux.

Le souci des plus vulnérables rejoint aussi celui des plus petits, avec toute l'énergie, la joie et les cris dont ils sont capables : les enfants eux aussi font barrière à l'illusion de croire que nous sommes en pleine communion en Dieu. Par leur petite taille, leurs éclats de voix, cris ou pleurs (ou rires) intempestifs, leurs déplacements incongrus durant les célébrations, ils appellent, comme s'ils disaient : « Attendez-nous ! Tout le monde ne peut être au rendez-vous comme vous l'êtes, vous, les grands ! »

■ La communion, une respiration à trouver

Il me semble qu'aujourd'hui, une clé pour vitaliser les célébrations eucharistiques est de donner consistance à tous les liens qui unissent la communauté à d'autres lieux, comme ceux que l'on vient d'évoquer. Faute de quoi, l'assemblée peut croire qu'elle représente elle-même le signe de ce qui nous est promis, cette Humanité relevée et réconciliée. Or l'assemblée, à elle seule, ne peut porter ce signe : elle le sera dans la mesure où elle cultive les allers et retours avec tous les autres lieux que chacun de ses membres fréquente. Alors, la communion prend la forme qu'elle a réellement : celle d'une respiration de l'Humanité qui, inlassablement, appelle Dieu et vient s'en remettre à lui.

Pour l'instant, dans les liturgies catholiques, nous ne savons pas bien donner figure à ce mouvement, si bien que la célébration dominicale peut apparaître comme une expérience séparée du reste de la vie, un endroit à part, bref, une prière enclavée.

Pourtant, il semble que, dès qu'on offre aux fidèles la possibilité de tels allers et retours, ils en comprennent tout de suite le sens et l'intérêt. N'est-il pas étonnant qu'un des offices les plus fréquentés

jour-là, un objet apporté dans l'église, intégré à la liturgie, est ensuite transporté pour être déposé dans les maisons des chrétiens. Ils y apportent quelque chose de ce qui a été vécu lors de la célébration, comme s'ils souhaitaient que l'appel et les promesses de Dieu puissent retenir jusque chez eux.

Ne pourrions-nous pas nous inspirer de ce qui se passe lors des Rameaux pour chercher d'autres occasions de faire le lien entre le quotidien des croyants et leur quête de Dieu ? Des pratiques qui se diffusent, comme la bénédiction des enfants avec leur cartable, au moment de la rentrée des classes, vont tout à fait en ce sens. Et l'on peut imaginer d'autres gestes de la même tenue⁷. Sans doute n'est-il pas très difficile d'imaginer de quoi relier ce qui est célébré à l'église avec ce qui se passe dans les maisons. Mais cette intuition gagnerait à chercher à rejoindre aussi les lieux d'épreuve et de solitude, signifiant par là que la communauté entend arrimer sa prière à ses frères et sœurs en détresse ou en grande vulnérabilité⁸. Alors, sa communion se déploie, elle se fait respiration, capable d'accueillir, dans son mouvement de va-et-vient, l'Humanité, jusque dans ses figures les plus douloureuses et les plus abandonnées.

Ainsi, lors des eucharisties, lorsque les croyants entendent « Ceci est mon corps », ils peuvent le comprendre à plusieurs niveaux. D'abord, bien entendu, comme présence du Christ à travers les espèces consacrées. Mais aussi comme une réalité qu'ils vivent déjà, même imparfaitement, en tant qu'assemblée accueillie dans sa Pâque. Et encore comme une genèse coextensive à leur monde – jusque dans les marges où ils osent peu se risquer – où, là aussi, le Christ rassemble l'Humanité, en commençant par celle qui est dans les douleurs, pour former un seul corps.

7. Plusieurs idées similaires sont présentées dans l'ouvrage de Virginie Aladjidi et Caroline Pélassier, *Prier ensemble à la maison, 101 idées et autant de gestes*, Editions de l'Atelier, 2016.

8. Des partages de prière entre maisons d'arrêt et paroisses existent parfois, de même qu'avec des maisons de personnes très âgées.

Une assemblée apostolique

Les paroisses portent-elles la vie au-delà de leurs « frontières » ? Le soutien à la foi des uns contribue-t-il à un bien commun qui dépasse le seul service religieux ? L'auteur exprime son aspiration à ce que la paroisse constitue un espace de vie pour toute la communauté humaine. Mais cela n'est jamais assuré...

L'histoire se passe en 1949. Madeleine Delbré (1904-1964) vit à Ivry-sur-Seine avec quelques compagnes. Elle y a travaillé avec ardeur comme assistante sociale dans le service municipal. Après avoir vécu dès 1933 à l'ombre du clocher de la paroisse Saint-Jean-Baptiste, elle fait le choix, en avril 1935, de quitter l'enclos paroissial et de louer une maison neuve, au 11 de la rue Raspail, à deux pas de la mairie, pour se tenir au plus près de la vie de tous les Ivryens. Elle y habitera pendant presque trente ans.

La maison devient rapidement ce qu'on appelle aujourd'hui un « tiers-lieu » d'Église. La maison est résolument ouverte sur le quartier. Madeleine et ses amies y prennent des initiatives de rencontres orientées vers les incroyants, parce qu'il leur semble qu'elles ne vont pas assez loin, avec ceux qu'elles connaissent, dans le partage de l'Évangile. Leur maison grouille de vie : « L'hospitalité, écrit-elle, c'est même les autres se sentent chez nous. »

En 1949, l'abbé Widemann, qui vient d'être nommé curé de la paroisse, ne semble pas bien comprendre la démarche d'ouverture que Madeleine et ses compagnes cherchent à vivre. Il s'étonne de moins les voir entre les murs paroissiaux. Madeleine, qui aime que les choses soient claires, lui adresse une réponse qui garde pour aujourd'hui toute sa pertinence. Elle pose les jalons de la mission d'une paroisse, qui dépasse infiniment les contours d'une communauté qui se rassemble autour de son clocher.

Dans la longue lettre qu'elle lui adresse¹, Madeleine fait le constat – toujours actuel – que la paroisse « est à peu près coupée de tout milieu incroyant, en tant que communauté » et « que la plupart des chrétiens qui la composent sont eux-mêmes coupés, spirituellement, du milieu incroyant dans lequel ils vivent : quartier, travail ». Elle constate « que beaucoup se situent vis-à-vis de ces milieux incroyants, souvent en indifférents, souvent aussi en adversaires » et que « beaucoup ignorent tout de la perspective dans laquelle le christianisme s'inscrit aux yeux des incroyants ». « Cela, dit-elle, les rend comme étrangers les uns aux autres. » Elle exprime à ce nouveau curé son intuition et ses attentes : « Nous aspirons de toute notre âme à ce que d'autres chrétiens cessent de vivre entre chrétiens comme s'ils n'existaient pas, ou au milieu d'eux sans leur donner leur cœur et leur charité. » Si le contexte a bien changé depuis ce temps, il n'en demeure pas moins que le clivage décrit par Madeleine demeure !

On peut bien sûr affirmer – presque comme un dogme – que les paroisses existent au bénéfice de tous et pas seulement de celui des croyants, directement ou indirectement. Les nombreuses orientations pastorales qui émanent des synodes et rassemblements en tous genres le prétendent avec force. On trouve cette volonté inscrite dans leurs projets. Elle est par ailleurs précisée dans le Code de droit canonique qui affirme qu'il importe « que la parole de Dieu soit annoncée intégralement aux habitants de la paroisse » et que « des œuvres soient stimulées par un esprit évangélique », « y compris dans le domaine de la justice sociale ». On y voudrait aussi que « l'annonce de l'Évangile parvienne également à ceux qui se sont éloignés de la pratique religieuse ou qui ne professent pas la

¹. « S'unir au Christ en plein monde », Œuvres complètes, tome III, Nouvelle Cité, 2004, pp. 172 ss.

vraie foi »². Mais qu'en est-il vraiment ? On ne peut qu'y aspirer, mais rien n'est gagné ! Jamais.

■ Quelques difficultés

Pour que ce qui se vit dans une paroisse – et, plus largement, dans l'Église – devienne une Bonne Nouvelle pour d'autres et qu'elle stimule la vie de ceux qui ne partagent pas cette foi, il est nécessaire qu'il y ait de vrais points de rencontre avec les sphères non confessionnelles : il en existe, assurément. Mais, avant de les nommer, il convient de faire le constat de deux difficultés majeures qui atténuent souvent l'impact de la vie d'une communauté sur ceux qui n'en font pas partie.

L'obstacle de la « langue »

Qu'on le veuille ou non, le vocabulaire chrétien est envahi de termes qui semblent adoptés pour toujours. Nous nous sommes accommodes dès à une langue qui ne parle plus guère à nos contemporains. Nous pratiquons cette langue devant eux et nous nous étonnons qu'ils n'y comprennent rien. Il ne s'agit pas seulement d'une langue parlée, mais d'une langue qui se traduit dans des gestes, des postures, dans des architectures monumentales, ecclésiales ou pastorales, dans des publications. Les « mots » qu'on y emploie ne font plus sens, comme on dit aujourd'hui, et même pour un bon nombre de croyants. Ils sont finalement rares ceux qui savent rendre compte, d'une façon recevable pour leurs contemporains, des expressions courantes de la foi.

Les convictions, les valeurs et la « morale » véhiculées par les croyants sont irriguées de références que bien des gens ignorent et qui les mettent en porte-à-faux. Le discours chrétien semble enclos sur lui-même et n'est souvent pensé que pour les initiés. Qu'on le veuille ou non, la langue des catholiques rebute souvent : « C'est un prodige, écrit Christian Bobin, que d'emmener avec des paroles qui ne portent que du neuf et soulèvent le monde comme un brin de paille. »³ La belle proposition d'humanité qu'offre le Christ à chaque personne sans exception est devenue imperceptible à travers

les appellations et les tournures de notre langage traditionnel. Elle est malheureusement souvent trahie par l'expression que nous lui donnons. Nous sommes encorsetés dans une langue désuète. Il y a urgence à repenser la foi dans un langage audible : cela me semble bien plus prioritaire que de s'acharner à réformer quelques structures à grandes dépenses d'énergie.

L'achoppement des « scandales »

À ce grand déficit de langage recevable s'ajoutent les graves scandales qui secouent notre Église ces temps-ci. Ils décrédibilisent les personnes autant que les communautés. Ils nourrissent un soupçon permanent. Ils donnent un contre-témoignage de l'amour dont nous voudrions pourtant être les héritiers. On a assez écrit là-dessus ces derniers temps pour développer davantage ce point de difficulté.

■ Miracle !

Malgré cela, il n'est pas rare que la vie passe : au fil d'une célébration où se retrouvent auprès de jeunes mariés des amis « loin de tout ça », de funérailles où « l'on ne peut pas jouer », où « les questions du sens de l'existence sont mises à nu » et où se posent « comme jamais le pourquoi et le pour qui de la vie », du baptême d'un petit enfant où des « frères d'Église » pressentent qu'il y a « plus grand que l'homme dans ce petit bout d'homme ». Il n'est pas rare qu'un courant passe au hasard d'une rencontre non confessionnelle à laquelle des croyants participent, d'un projet solidaire mené par une paroisse avec d'autres instances. Il n'est pas rare qu'au gré d'un coude à coude, une vie circule et que des étincelles du bonheur d'être et de faire ensemble soient repérables. Ces choses-là – bien heureusement – sont bien plus nombreuses, imprévisibles, impréparables et plus profondes qu'on pourrait le croire. Oui, la paroisse porte la vie au-delà de ses frontières. Elle la reçoit aussi...

Je me risque à nommer ici quelques postures nécessaires pour que la vie circule...

Écouter la foi, bien plus que la transmettre

Il n'y a pas de vie possible au-delà des frontières que les uns ou les autres ont édifiées sans une foi – première – en la présence et

2. Code de droit canonique, canon 528, § 1.
3. C. Bobin, Géai, Gallimard, 1998, p. 52.

en l'action de l'Esprit du Seigneur dans la vie de tout être humain. Il s'agit avant tout, à la manière de Jésus, de s'émerveiller de la foi en la vie qui habite le cœur de tant d'hommes et de femmes d'aujourd'hui, bien au-delà des cadres religieux ou ecclésiaux. Pas de fécondité possible pour les uns et les autres sans un regard bienveillant sur les tâtonnements de nos contemporains sur mille questions de leur vie. Lorsqu'une communauté paroissiale s'intéresse à la culture, à la recherche artistique qui est un baromètre de la société, aux questions éthiques, politiques et sociales qui se posent dans un quartier, une ville, alors il y a de la vie possible. Pas de fécondité paroissiale sans une réelle sympathie pour ce qui fait la vie de la communauté humaine. C'est sûr: l'Esprit ne nous attend pas. Heureusement, d'ailleurs! Il nous précède toujours en Galilée.

Sortir

Pas de fécondité possible non plus sans entrer dans un vrai mouvement de sortie de nous-mêmes, le pape François n'a de cesse de le rappeler. Madeleine Delbré a, sur ce point, des formules lumineuses: « Il nous faut prendre la route. Les pays où il nous faut aller ont leurs langues, leurs coutumes, leurs idoles. Pour y pénétrer, nous devons laisser chez nous la langue, la coutume, les idoles de notre pays. C'est toujours le départ du chrétien que nous sommes hors de lui-même. » « S'il y a un lieu, dit-elle encore, qu'il faut toujours quitter, c'est notre lieu chrétien: qu'il soit seulement nous ou tout un noyau social. »⁴

Connaître et nous laisser connaître

Pas de fécondité possible sans consentement à se laisser rencontrer soi-même. Il n'est pas rare que les croyants cherchent à connaître l'autre – c'est tout à leur honneur –, mais sans se laisser rencontrer eux-mêmes. Ils se comportent alors sans le vouloir vraiment comme des spécialistes, des analystes, des observateurs du genre humain. Se laisser rencontrer jusqu'à la fragilité de ce que nous sommes. Jusqu'à laisser d'autres interroger nos pratiques, nos mots... et nos incohérences. Les croyants appartiennent à ceux qui attendent la Parole: « Ce départ est un départ de tout nous-même et une adoption

de tout nous-même par le milieu qui va nous recevoir ou par ce milieu dont nous faisons partie sans une réelle fusion. »⁵

Quelques-uns, pas tous

Il n'est pas rare que l'inquiétude du curé d'Ivry, exprimée en 1949 à l'égard de ces quelques femmes qui lui semblaient être des électrons libres, soit présente encore aujourd'hui dans des communautés paroissiales à l'égard des paroissiens qui ne sont plus très « paroissiaux » ! Il n'y a pourtant pas de fécondité possible d'une communauté croyante sans des « électrons libres ». Aujourd'hui, comme hier, ils agacent, font peur, dérangent. L'observation de la matière révèle pourtant que, si certains électrons que l'on dit « stables » doivent se cantonner à l'intérieur des atomes, il en est d'autres qui doivent « aller et venir », se « promener » à l'intérieur du métal, en sautant d'atome en atome. Les électrons libres créent du lien. La physique nous apprend que c'est parce qu'il y a des « électrons libres » que les atomes d'un métal tiennent ensemble. Ils conduisent l'électricité et la chaleur et réfléchissent la lumière. J'aime penser qu'il en est peut-être de même dans le domaine de la mission: pour que l'Évangile fasse son chemin au-delà des murs d'une paroisse, on ne peut pas se passer d'électrons libres, de s'en réjouir et de les encourager. Il y a diversité de dons, disait saint Paul, qui avait bien compris ce principe-là.

Ne pas vouloir ramener à soi

Pas de fécondité possible sans une certaine chasteté de la mission. S'il est nécessaire – par fidélité au Christ – d'aller sur le terrain de l'autre: la vie ne sera possible que si la démarche se déroule sans volonté de ramener à soi ou d'annexer. Rien de pire – et de plus triste – que ces appels du pied, ces embauches maladroites et intempestives adressées de prime abord à ceux que l'on rencontre, les invitant sans plus attendre à entrer dans le rang. Le juste appel, le plus pressant, c'est toujours d'encourager l'autre à vivre ce qu'il a à vivre et de l'aider à devenir – peut-être – que sa vie est habitée – déjà – par une autre Vie, et que son enthousiasme est traversé – déjà – par le souffle du Vivant. Qu'il est bon de permettre à quelques médecins, artistes, soignants, éducateurs, enseignants, commerçants,

4. M. Delbré, *Missionnaires sans bateau, Parole et Silence*, 2000, p. 42.

5. *Ibidem*.

de se retrouver de temps en temps – sans cadre – pour partager ce qu'ils vivent et se risquer à entendre, dans le partage du quotidien, quelques notes d'Évangile : « En vérité, le Seigneur est en ce lieu ! Et moi, je ne le savais pas. »⁶

Madeleine Delbrél avait raison de souhaiter qu'à côté des grands moyens de la prédication, naissent « de petits foyers d'une vie de charité simple, contagieuse et fraternelle », pas *paroissiaux* au sens où il s'agirait d'entrer dans l'existant et dans ce qui fait la base d'une paroisse (catéchèse, sacrements, etc.), mais *paroisiens* dans le sens d'un sentiment d'appartenance à une terre ou à une communauté humaine. Que l'on soit seul ou en groupe, on peut être tout à fait *paroissien sans être très paroissial* : qu'on se le (re)dise.

Comme il est bon de se souvenir des paroles lumineuses du regretté Maurice Bellet (1923-2018) : « L'espace chrétien est plus grand que l'espace chrétien. Entendez : dans l'histoire de l'Humanité et à l'heure actuelle, ce que signifie Jésus dépasse tout à fait ce que les chrétiens identifient comme leur bien propre. Ce n'est pas du tout leur donner un pouvoir plus vaste sur l'Évangile ! C'est l'inverse : c'est reconnaître qu'il y a, hors des limites des Églises, un rayonnement de la Parole qu'elles risquent d'ignorer – ou de combattre. Beaucoup ont, comme on dit, « quitté l'Église » ou « quitté la foi ». Qu'est-ce qu'ils ont « quitté » au juste ? N'est-ce pas en fait qu'ils sont entrés en un espace plus grand que celui des christianismes institués, mais où l'Évangile peut être agissant, même sous d'autres étiquettes que celles des chrétiens ? »⁷

■ Vous, en nous

Si les quelques postures que je viens de nommer semblent nécessaires à la circulation de la vie (ma liste n'est pas exhaustive), elles ne me semblent cependant pas suffisantes pour que la paroisse soit féconde et fécondée. Pour qu'elle devienne signe de vie, une autre « posture » est nécessaire, davantage spirituelle que pastorale. Il s'agit de redécouvrir la dimension sacramentelle de la vie de chaque baptisé et de toute communauté chrétienne.

Depuis longtemps, une prière de Madeleine Delbrél m'a introduit dans cette dimension essentielle de la mission⁸. Elle rédige ce poème, un soir, dans un bistro du boulevard Montparnasse. Son texte porte en lui un essentiel : « Vous nous avez conduits cette nuit dans ce café qui s'appelle "Le clair de lune" », dit-elle en s'adressant à Dieu : « Vous aviez envie d'y être vous, en nous, pendant quelques heures, cette nuit. Vous avez eu envie de rencontrer à travers nos misérables apparences, à travers nos yeux mal voyants, à travers nos coeurs mal aimants, tous ces gens... » Tout est dit là. La vocation et la mission d'une paroisse ne sont pas seulement de faire vivre une petite communauté mais d'être – dans un quartier, un village ou une ville – comme « la charnière de chair, la charnière de grâce » qui force le monde « à tourner sur lui, à s'orienter malgré lui, en pleine nuit, vers le Père de toute vie ».

Alors sont mises à terre les frontières religieuses que le Christ est venu abolir : « Il n'y a plus de lieu profane, aucun coin de terre qui semble tourner le dos à Dieu. » Un monde nouveau est en train de naître.

Il ne s'agit dès lors plus tant d'apporter, d'enseigner, d'aller chercher que de se laisser habiter par la vie des personnes et des groupes, d'accueillir dans nos coeurs de croyants les réalités humaines, sociales, affectives, politiques de ceux que la vie met sur nos routes : « En nous, écrit Madeleine Delbrél, attirez tout à vous... Attirez-les en nous pour qu'ils vous y rencontrent. Dilatez notre cœur pour qu'ils y tiennent tous ; gravez-les dans ce cœur pour qu'ils y soient inscrits à tout jamais. » Ce « Vous et eux, en nous » est une nouvelle incarnation.

Madeleine Delbrél va plus loin encore : « Que les bontés de votre cœur enfouissent les nôtres plus bas que les pavés, pour que leurs tristes pas marchent sur notre amour et que notre amour les empêche de s'enfoncer plus bas dans l'épaisseur du mal... » Et : « Faites-nous exiliter dans votre vérité et leur sourire d'un vrai sourire de charité. »

Dans cette conception sacramentelle de la présence chrétienne se trouve, me semble-t-il, la condition première de toute fécondité d'une communauté paroissiale. Elle met aussi au large, comme secondaires,

⁶ Génèse 28,16.

⁷ M. Bellet, *Le Messie crucifié. Scandale et folie*, Bayard, 2019, p. 149.

⁸ M. Delbrél, « Humour dans l'amour » *Oeuvres complètes*, tome III, Nouvelle Cré 2017, nn 64-148.

toutes les questions génératrices de stress et d'inquiétude qui nous font dépenser tellement d'énergie.

Alors la communauté rassemblée retrouve sa vocation première : celle d'être une assemblée d'hommes et de femmes qui pressentent que le Christ a – déjà – rejoint tout être humain, qui se rassemble pour croiser la vie et la Parole, le reconnaître dans la fraction du pain et reçoit là le goût d'être son Corps pour le monde d'aujourd'hui. Elle en devient contemplative. Elle en devient apostolique. Elle devient ce qu'elle est dans sa profondeur : une communauté d'hommes et de femmes, solidaires du genre humain, cherchant dans un vrai coude à coude à construire une société plus humaine, plus respectueuse du chemin de chacun et d'abord du plus fragile. Qu'importe alors qu'elle fasse nombre ou pas. Elle est un signe. Une nouvelle qui fait du bien. En elle, Dieu « continue de visiter la morne terre »...

notre terre.